

Une île équatoriale : São Tomé de F. Tenreiro

Pierre Gourou

Citer ce document / Cite this document :

Gourou Pierre. Une île équatoriale : São Tomé de F. Tenreiro. In: Annales de Géographie, t. 72, n°391, 1963. pp. 360-364;

doi : 10.3406/geo.1963.16430

http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1963_num_72_391_16430

Document généré le 25/03/2016

Une île équatoriale : São Tomé

de F. Tenreiro¹

Découverte en 1471, l'île de São Tomé fut colonisée dès 1486 par les Portugais. Ce terroir de vieille occupation a connu en cinq siècles une histoire économique marquée de changements considérables et brutaux, où il est permis de voir un caractère marquant de la géographie des îles. Quels que fussent les attraits de São Tomé, Fernando Po, découverte par les Portugais trois ou quatre ans après São Tomé, était à la fois plus vaste et plus séduisante ; pourtant les Portugais ne s'intéressèrent pas à Fernando Po, qui fut colonisé seulement à partir de 1778, et par les Espagnols. Les raisons d'un choix en apparence malheureux ? São Tomé était une escale plus commode sur la route des Indes (Fernando Po aurait imposé un fâcheux détour jusqu'au fond du golfe de Guinée) ; d'autre part São Tomé était désert, tandis que Fernando Po était habité par des Africains qu'il eût fallu soumettre par les armes pour prendre possession de l'île. São Tomé est une île de taille modeste (857 km²) — par là même facile à contrôler par un État colonisateur dont les moyens étaient mesurés —, et qui a le très grand avantage d'offrir de vastes étendues de surfaces calmes (*assente*). Un tel relief, dans une île volcanique récente (mais dont le volcanisme n'est pas actuel), mérite d'être expliqué. São Tomé est une île basaltique dont la partie la plus haute et la plus accidentée se trouve au Sud-Ouest (Pico, 2 024 m, altitude fort remarquable dans une île de 857 km²). L'érosion a déjà enlevé une tranche épaisse de basalte, comme le montre la mise en valeur des cheminées phonolitiques du Cão Grande, du Cão Pequeno : 663 et 390 m ; cependant le Sud reste très accidenté et d'exploitation moins aisée que le Nord. Les 420 km² de surfaces calmes qui se trouvent au Nord et au Nord-Est sont dus à la structure horizontale des nappes de basalte, à leur profonde décomposition et à l'existence de plages soulevées.

Le climat est remarquablement varié dans une île aussi petite et sous une latitude exactement équatoriale. S'il fait chaud partout (sauf en altitude) et toute l'année, le Nord-Est connaît une relative sécheresse (la ville de São Tomé a une moyenne de 848 mm) tandis que le Sud-Ouest reçoit des pluies abondantes (Minarete, 4 270 mm) ; l'heureuse disposition du relief fait que les rivières issues des montagnes pluvieuses du Sud-Ouest permettent aisément l'irrigation du Nord-Est. L'année se divise en trois saisons : de janvier à mi-juin c'est la grande saison des pluies, d'abord de janvier à mars par vent du Sud-Ouest, puis d'avril à mi-juin par vent du Sud-Est. De mi-juin à mi-septembre c'est la *gravana*, la saison sèche (ou relativement sèche) où souffle le vent du Sud. De mi-septembre à décembre des vents de Nord-Est et Sud-Est apportent des pluies, mais moins abondantes que celles de la grande saison des pluies. On comprend, dans de telles conditions, que la partie méridionale de l'île soit la plus arrosée.

Les Portugais trouvèrent l'île déserte et couverte d'une végétation originale ; il y a 108 espèces botaniques endémiques, dont on ne voit plus de représentants qu'en altitude (*Schefflera mannii*, *Podocarpus mannii*, *Peddicca thomensis*, *Philippia thomensis*, *Lobelia barnsii*, etc.) ; aujourd'hui le paysage végétal est dans les parties habitées dominé par des plantes importées. Sur 50 plantes alimentaires, 19 proviennent

1. F. TENREIRO, *A Ilha de São Tomé*, Lisbonne, Memórias da Junta de Investigações do Ultramar, 1961, 289 p., nombreuses cartes et photographies. Cet ouvrage, remarquable par l'abondance et la qualité de l'information, qu'il s'agisse de l'enquête sur place ou du dépouillement bibliographique, s'ajoute à la série des importants travaux publiés par l'École géographique de Lisbonne sous l'impulsion du P^r Orlando RIBEIRO.

de la Méditerranée et furent introduites dès le début du xvi^e siècle, 13 de la côte africaine, 9 de l'Amérique, 9 de l'Asie méridionale. L'île eut dès les origines une réputation de grande fertilité, qu'elle conserva jusqu'à nos jours. Il est possible que cette réputation ait été justifiée mais aujourd'hui elle est bien usurpée ; de pauvres savanes occupent l'emplacement d'anciens champs de canne à sucre ; les rendements des récoltes sont faibles.

Si nous revenons au xv^e siècle, São Tomé apparut aux Portugais comme remarquablement favorable à la production du sucre ; les premiers colons, arrivés en 1486, reçurent des concessions foncières à condition de planter de la canne à sucre ; dès 1529 São Tomé exporte du sucre et en 1554 l'île compte 60 *engenhos* appartenant à autant d'importantes plantations ; le Nord se trouve déjà mis en valeur. Le sucre de São Tomé a peut-être alors un prix inférieur des trois quarts à celui de Madère ; reconnaissons d'ailleurs que ce n'est qu'un avantage apparent ; en effet, si le climat et l'esclavage permettaient probablement de produire ici le sucre à meilleur prix qu'à Madère, en fait le sucre de São Tomé souffrait sur le marché d'une dépréciation ; c'est qu'on ne parvenait pas à le sécher parfaitement ; sa charge en humidité lui valait une médiocre réputation.

Dès le début les Portugais considérèrent São Tomé comme une île à esclaves : elle devait être mise en valeur par des esclaves et servir de dépôt pour les esclaves africains expédiés en Amérique. Les autorités portugaises ne considérèrent jamais São Tomé comme une île à peupler par des Blancs ; la grande insalubrité qui régnait dans l'île semblait ne pas permettre un peuplement européen ; comment s'en étonner quand on apprend que les accès de fièvre (c'est-à-dire de paludisme) étaient soignés par d'abondantes saignées ; beaucoup de gouverneurs sont morts à ce régime après quelques mois de charge. Une tentative de peuplement blanc : la déportation de 2 000 enfants juifs en 1493 ; 600 seulement auraient survécu en 1499, 60 en 1532 ; cette question est d'ailleurs mal élucidée. L'essentiel du peuplement fut assuré par l'esclavage. En 1493 il est prescrit au gouverneur d'attribuer à chaque habitant blanc une esclave. En 1554 l'île comptait 1 200 Blancs, 2 000 esclaves au travail et 5 000 esclaves attendant d'être envoyés en Amérique. Les esclaves travaillant la terre étaient traités avec une relative humanité. Les enfants de Blancs et de femmes esclaves étaient libres. Les esclaves ne recevaient de leur maître ni nourriture, ni vêtements, ni maison, devaient pourvoir à leurs besoins matériels pendant les libertés qui leur étaient laissées (au minimum un jour par semaine) ; l'esclavagisme était appliqué avec une nonchalance qui lui ôtait un peu de sa férocité.

La production du sucre avait atteint 300 000 *arrobas* à la fin du xvi^e siècle (*arroba* : 15 kg) ; elle s'effondre à 60 000 en 1610, pour ne plus se relever. Les deux causes principales d'une pareille déchéance furent la concurrence du sucre brésilien et la fâcheuse administration de l'île ; les représentants du Portugal ne parviennent ni à protéger l'île contre les périls extérieurs ni à empêcher les troubles intérieurs. Le xvii^e siècle est une morne époque de querelles entre gouverneurs, évêques, ouvidors et juges ; de révoltes d'esclaves ; de pillages exercés par des *quilombos* de Noirs insoumis établis dans les forêts méridionales après des naufrages de navires négriers ; de débarquements de corsaires et de marins étrangers (les Hollandais conquièrent l'île en 1641). Le gouvernement de Lisbonne se désintéresse de l'île et en vient même en 1753 à transférer la capitale à Príncipe, où elle devait rester jusqu'en 1852. Les 114 km² de Príncipe étaient plus aisément contrôlés par les moyens réduits de l'administration portugaise que les 857 de São Tomé. Pendant ces deux siècles d'effacement, São Tomé

a mené une vie économique ralentie ; le seul commerce extérieur était la vente aux navires d'eau, de fruits et de légumes ; São Tomé resta en effet une escale sur la route des Indes, fréquentée tout au moins par les navires portugais. Dans le Nord-Est de l'île une population métissée vit petitement de cultures vivrières ; chaque famille a quelques esclaves pour assurer la production des vivres et les besognes domestiques ; ces esclaves, qu'il n'est pas possible de se procurer sur place, sont importés d'Afrique. L'ancienne extension des cultures de canne est passée soit à une forêt secondaire (*capoeira*), soit même à une savane assez pauvre. Cependant São Tomé resta pendant cette période un « entrepôt » d'esclaves à destination de l'Amérique.

Une troisième période de l'histoire économique de São Tomé commence en 1800 pour s'achever vers 1869 avec l'abolition définitive de l'esclavage ; la renaissance de l'île est due à l'extension de la culture du caféier et du cacaoyer (on cessera définitivement en 1844 de fabriquer du sucre dans l'île) ; établi en 1800, le caféier assure dès 1832 une exportation de 100 t et en 1868 de 1 000 t ; le cacaoyer, introduit en 1822, devait avoir une fortune plus grande encore pour l'emporter sur le café à la fin du siècle. Le renouveau économique profita à la classe de mulâtres de civilisation et de nationalité portugaises qui était maîtresse de la terre. Pour créer et exploiter les nouvelles plantations elle eut recours à des achats d'esclaves : précisons que les esclaves étaient nécessaires à la plantation des jeunes arbustes, à l'entretien de la plantation et à la cueillette. Quant au défrichement, il fut de bonne heure assuré par des Noirs libres du Sud de l'île, descendants des esclaves libérés par les naufrages. Les planteurs firent des fortunes qu'ils dilapidèrent assez fâcheusement en dépenses de faste, comme longs voyages en Europe, éducation coûteuse de leurs enfants dans des collèges du Portugal ou d'Angleterre. Ils ne firent pas d'investissements sous forme d'améliorations techniques, d'enrichissement de la terre. Pour eux, l'esclavage devait répondre à tous les besoins de la plantation.

Cela fait comprendre comment a pu s'installer une nouvelle période économique qui a commencé par une révolution sociale et par la ruine des grands planteurs mulâtres. Ceux-ci n'étaient préparés ni à la crise de l'abolition de l'esclavage ni à la baisse des prix du café et du cacao due au développement des grandes plantations américaines. L'abolition de l'esclavage en 1869 prit les propriétaires traditionnels au dépourvu ; il avait bien été prévu que les esclaves libérés resteraient pour un certain temps comme salariés au service de leurs anciens maîtres ; mais cet article du règlement d'abolition ne fut pas appliqué ; les affranchis refusèrent de rester sur les plantations ; pendant quelques années une partie des récoltes pourrit sur les arbres. C'est dans de telles conditions que les anciens propriétaires furent dépossédés de leurs domaines ; endettés, ils contractèrent de nouveaux emprunts auprès du Banco Nacional Ultramarino qui entama alors une politique de prêts à long terme gagés sur la terre ; comme ces emprunts ne purent être remboursés, la Banque se trouva maîtresse de vastes plantations. D'autre part, des hommes d'affaires portugais vinrent acheter des terres à des prix avantageux. Les propriétaires traditionnels essayèrent faiblement de résister ; leurs tentatives furent vaines car l'administration appliqua la loi, qui exigeait le respect des contrats. Le meilleur exemple de l'évolution qui se produisit alors est donné par la Companhia da Ilha do Príncipe, une émanation du Banco Nacional Ultramarino, qui se trouva maîtresse en 1900 de 8 000 ha de terres cultivées, gérées par des techniciens et des administrateurs européens.

Une classe nouvelle d'Européens s'est substituée à l'ancienne classe des mulâtres au sommet de la société de São Tomé. Cette classe connaît la prospérité, car, au

moment où se consomme la ruine de l'ancienne classe supérieure, le problème de main-d'œuvre lié à l'abolition de l'esclavage se trouve résolu par le recrutement de travailleurs sur contrat, surtout en Angola. Les plantations peuvent se lancer dans une nouvelle expansion ; elles prirent d'ailleurs de grandes libertés avec les contrats ; le sort des travailleurs engagés fut souvent peu éloigné de la condition servile.

Une ère nouvelle commence donc pour São Tomé à partir de 1869 : une société et une économie fort différentes de l'état précédent se sont constituées. A une île créole (au sens très large du mot) dotée d'une société traditionnelle s'est substituée une île de plantations capitalistes. L'île compte en 1950 un total de 50 769 hab., dont 23 613 sont des immigrants temporaires (les travailleurs sur contrat). Les Européens, qui occupent dans tous les domaines une position-clé, sont seulement un millier ; le reste de la population (contractuels non compris), soit 24 000 hab., est composé de plusieurs couches sociales : les descendants déchués des anciens propriétaires, qui exploitent quelques champs, sont artisans et petits employés du gouvernement ou des maisons de commerce ; les descendants des esclaves (*forros*) ; les descendants des Angolais qui vivaient librement dans les montagnes du Sud ; les *tonga* (enfants de contractuels nés dans l'île). Les contractuels sont composés de 10 000 Angolais, de 5 000 originaires du Mozambique, de 6 000 Cap-Verdiens (et des tonga qui consentent au travail contractuel). Les Cap-Verdiens et les tonga ont tendance à se mêler à la population « indigène », et les *forros* la rejoignent peu à peu. A coup sûr il se forme une population « indigène » homogène, de langue portugaise, qui comprend tous les éléments que nous avons indiqués sauf les contractuels d'origine africaine. Il subsiste et subsistera des nuances entre les descendants des anciens propriétaires conservant quelque souvenir de leur grandeur passée et les autres ; mais ce ne sont et seront que des nuances ne compromettant pas la continuité sociale. Au contraire les Européens forment une classe nettement séparée du reste de la population par une césure sociale.

La population « indigène » vit petitement ; une grande partie se trouve rassemblée autour de la ville de São Tomé ; si la *cidade* de São Tomé compte seulement 2 600 hab., l'agglomération est beaucoup plus importante ; une vingtaine de milliers d'habitants gravitent autour de la capitale ; beaucoup d'entre eux pratiquent d'ailleurs une petite agriculture vivrière qui assure la base de la nourriture de la population, faite d'une bouillie de bananes (*angu*) accompagnée d'une sauce végétale (*calulu*). La population « indigène » ne participe nullement à l'activité commerciale de l'île. Toutes les exportations sont assurées par la grande propriété : le cacao, le copra, les amandes palmistes, l'huile de palme proviennent entièrement des grandes exploitations.

Il y a 109 plantations (dites *roças*) qui assurent donc à elles seules le commerce d'exportation. Onze d'entre elles ont plus de 500 ouvriers contractuels. Comme plusieurs *roças* peuvent appartenir à une société, la concentration de la production est plus grande encore qu'il n'apparaît par le nombre des plantations. Une *roça* typique forme une lanière s'enfonçant du bord de la mer vers l'intérieur. Au bord de la mer, les cocotiers, l'appontement qui sert au chargement des produits, souvent les magasins, les installations de fermentation et de séchage, la demeure de l'administrateur, les maisons des cadres européens, la *senzala* des travailleurs. Puis viennent les plantations de palmiers à huile, de cacaoyers, de caféiers libéria et, plus haut, de caféiers arabica et de cinchonas (on avait fondé de grands espoirs sur eux et défriché les hautes pentes au-dessus de 1 000 m ; ces espoirs sont aujourd'hui abandonnés). Le café est aujourd'hui en grand déclin (260 t en 1950) ; le cacao (7 000 t), dont la production demande moins de travail, le domine de loin ; mais il recule lui-même devant les oléagineux,

qui se révèlent plus rémunérateurs ; les produits de l'*elacis* (2 700 t d'huile, 3 800 d'amandes palmistes), le copra (3 100 t) prennent une place croissante dans les exportations. Il faut d'ailleurs souligner que les plantations de São Tomé semblent aujourd'hui frappées du même mal qu'au milieu du XIX^e siècle : elles sont techniquement arriérées ; par exemple le rendement en cacao commercial est seulement de 300 kg à l'ha. Dans ces conditions on ne peut dire que la situation de São Tomé soit prospère ; bien que la densité de la population soit loin d'atteindre les niveaux accablants de diverses autres îles tropicales (la densité générale de São Tomé est seulement de 65), il n'en reste pas moins que les problèmes de São Tomé sont proches de ceux de la Réunion ou de la Guadeloupe.

PIERRE GOUROU.

Développement et sous-développement régional au Mexique

Deux ouvrages d'économistes représentent sans doute les premiers travaux abordant les problèmes économiques régionaux du Mexique dans leur ensemble. Il est typique que le faible développement des études géographiques mexicaines dans ce domaine ait laissé un vide que les économistes ont ainsi cherché à combler. Nul doute que les géographes ne se dirigent dans une direction où on leur tend la main.

Diagnostic économique régional¹.

Datant de 1958, cet ouvrage est un remarquable dictionnaire et un atlas volumineux de l'économie mexicaine, rédigé collectivement sous la direction de Fernando ZAMORA MILLAN. Il étudie successivement les différents secteurs de la production mexicaine (agriculture, élevage, industrie, mines, etc.) et de son infrastructure (transports, irrigation, etc.). Puis il étudie les grandes régions économiques du pays, établies au nombre de sept. Ceci a nécessité un découpage souvent indépendant des limites des États : ainsi Michoacan et Jalisco sont divisés entre le Centre et le Pacifique-Sud, très heureusement. Plus contestable est le regroupement en une région Golfe-Isthme d'unités aussi dissemblables que les alentours de Veracruz, d'économie complexe déjà développée, l'isthme et les côtes qui l'encadrent, sous-peuplées mais riches en possibilités agricoles, et les montagnes de Chiapas (fig. 1).

Dans chaque région ont été repérées une ou plusieurs *zones de concentration*, caractérisées par la *variété* des activités économiques réunies sur une portion de territoire, opposées aux *zones obscures* d'économie moins active. Mines isolées, vie agricole ou vie pastorale selon les cas, y représentant la seule ressource. Cette notion de zone de concentration est souvent féconde : ces zones, par leurs ressources variées et l'ampleur de leurs activités concentrées en un point, représentent, surtout si l'on considère celles qui sont importantes, des pôles de développement² : la masse des capitaux et

1. *Diagnóstico económico regional* ; sous la direction de Fernando ZAMORA MILLAN, aidé de treize collaborateurs ; Secretaria de Economía y Instituto mexicano de Investigaciones económicas ; Mexico, 1958. — Les troisième et quatrième parties de l'ouvrage, plus courtes, étudient pour chaque région les revenus, consommation et investissement, public ou privé (1950-1957), puis les perspectives économiques jusqu'en 1965. Nous n'étudions pas ici en détail ces deux parties. Un compte rendu du livre a été donné par Dolores RIQUELME DE REJON dans *Anuario de geografía*, año I, 1961, p. 228, UNAM, Mexico.

2. En lisant F. PERROUX, *La coexistence pacifique*, II : *Pôles de développement ou nations*, p. 263 sq.